

Crise de la littérature et partage des disciplines

Introduction

Crise

Aux temps primitifs assimilés par Hugo, dans la Préface de *Cromwell*, à l'ode et la Genèse, la littérature ne connaît pas la crise – elle est hymne, prière et remerciement dans un monde Un. Mais toute la suite découle de l'entrée de la littérature dans une logique de crise, celle de l'épopée, du monde divisé où les nations « se gênent et se froissent ; de là les chocs d'empires, la guerre »¹ ; puis celle du christianisme, qui contraint la littérature à composer haut et bas, grotesque et sublime, esprit et matière, poésie, légendes, mythes, arts. C'est en termes d'*invasion*, *irruption*, *débordement* (de « monstres, dogues, démons », « goules », « sabbat ») que Hugo peint la littérature romantique, qui sera convulsive ou ne sera pas, en quelque sorte. La plupart des articles publiés ici signalent l'importance de la notion de crise dans la compréhension des rapports entre littérature et savoirs, tant du point de vue de l'histoire littéraire que de la poétique : crise des savoirs à la Renaissance ; bataille des siècles, crise des valeurs antiques et reconstruction du Moyen Âge après la Révolution ; crise de l'exotisme, puis crise de la pensée coloniale, crises politiques, crises démographiques, qui affectent la vie des communautés et les structures amoureuses. Mais surtout, si ces articles s'intéressent à la manière dont les crises ont affecté les rapports qu'a entretenus la littérature avec d'autres champs du savoir, c'est que ces rapports sont devenus peut-être à la fois plus nécessaires et plus difficiles en raison de la constitution et de l'autonomisation des disciplines dans le paysage intellectuel de la seconde moitié du XIX^e siècle. Après la Révolution, en effet, la nécessité d'un nouveau partage des savoirs apparaît ; les méthodes de la science s'imposent peu à peu pour atteindre ce qui sera le but de tout le XIX^e siècle, l'instruction

¹ V. Hugo, *Préface de Cromwell*, Paris, GF-Flammarion, 1968, p. 64.

publique ; des domaines qui furent longtemps partie prenante de la littérature (histoire, psychologie, sociologie...) se reconnaissent un objet et une méthode et s'émancipent en disciplines. La littérature, perdant le caractère « absolu » que lui reconnaissait le Romantisme, s'ouvre à la tentation d'une « pureté » qui la conduira, au cœur du XX^e siècle, à sacraliser son domaine et à rejeter l'histoire. Désormais, cependant, comme l'écrit Jean-Pierre Martin dans « La littérature nous dirait-elle quelque chose plutôt que rien ? », invitation à rééquilibrer la tendance à l'autotélisme en *reliant la littérature* à d'autres disciplines pour montrer « comment le récit croise et conteste la pensée limitée d'une époque », il s'agit pour elle de se reconnaître des compétences qu'elle avait perdues ou auxquelles elle avait renoncé. Citant Jacques Bouveresse, Pierre Macherey, Tzvetan Todorov, J.-P. Martin conclut en ces termes :

Entre l'obscurantisme (la « bigoterie littéraire ») et le textualisme (l'absolutisation du texte), entre le repli sur soi et la soumission intimidée à la pensée conceptuelle de la philosophie ou des sciences humaines, une voie nouvelle devrait s'ouvrir à l'étude de la littérature. Une voie qui se situerait aux croisements de l'histoire des idées, de l'anthropologie et des arts du langage, une voie qui ne ferait pas vœu de pauvreté (l'étude restreinte des formes), qui ne s'en tiendrait pas à la définition communément partagée d'une discipline telle qu'elle s'enseigne, une voie enfin qui accorderait toute son attention à une forme de pensée spécifique propre à l'écrivain et qui puisse tirer tous les enseignements, sans en excepter aucun, de cette science humaine très douce qu'est la littérature.²

Car si, comme le disait Hugo à sa manière, la crise est constitutive de la littérature (dans son histoire, ses poétiques, ses objets), la question du partage, des savoirs et des disciplines, qui est celle, au fond, de la compétence de la littérature, a été, est toujours, une manière de mettre l'idée de littérature en crise et, par voie de conséquence, d'ouvrir à de nouveaux possibles poétiques³. Constants et insistants sont donc les liens de la littérature avec d'autres disciplines, du côté de l'histoire (de la *Princesse de Clèves* à *Guerre et Paix* ou aux *Bienveillantes*), de « la » science, pour le dire sommairement, de Jules Verne jusqu'à Liu Cixin par exemple, de la philosophie (de *Louis Lambert* à *La Nausée*), de la sociologie (de Balzac à Proust), de la politique et de l'économie (Zola ou Stefano Massini et ses *Frères Lehman*), de la géographie (et les multiples formes des récits d'exploration et de voyage), etc. *Bouvard et Pécuchet* est de ce point de vue exemplaire, avec ses multiples ouvertures vers les savoirs et les disciplines les plus divers ; d'autant plus exemplaire que ce roman (encyclopédique « en

² J.-P. Martin, « La littérature nous dirait-elle quelque chose plutôt que rien ? », *Les Temps Modernes*, n° 4 (655), 2009, p. 69.

³ La science-fiction est l'un de ces possibles poétiques.

farce ») porte la question de l'usage que la littérature peut faire de ces savoirs, et de la manière dont elle leur emprunte – ou dont elle les annexe ou les recycle, sous la forme de clichés ou de pastiches.

Partage, partition, indivision

Partager peut *aussi bien* signifier « prendre part à, posséder en commun avec quelqu'un » (partager le lit, les succès, le sort, des sentiments) ou encore « s'associer en pensée, prendre part » (partager la joie, la douleur) *que* « diviser en partis opposés, voire hostiles » (un peuple, un groupe) ou « constituer une limite entre des parties distinctes »⁴ (un fleuve, l'équateur partagent un espace).

Le partage est donc à la fois ce qui lie (le partage du pain, de son bien) et ce qui délie, départage et privatise (héritage) ou divise (partage du monde en blocs antagonistes). Il existe d'ailleurs une sensible différence dans cette petite variante syntaxique : partager son gâteau, se partager le gâteau.

Le partage des disciplines est marqué par une telle ambiguïté. Historiquement situé dans le second XIX^e siècle (mais précédé de plus anciennes et progressives séparations – Belles Lettres et littérature, lettres et sciences⁵), il donne lieu à une *partition* des savoirs et des champs disciplinaires, en même temps qu'à des essais de dialogue entre eux.

Pour régler la crise ou la traverser, on a pu imaginer des formes idéales du partage, supposer par exemple un temps mythique de l'indivision et du partage heureux des objets de pensée, où Vinci aurait touché à tout, où Pascal aurait inventé la machine d'arithmétique en écrivant les *Pensées* ; il serait incarné en Pic de la Mirandole qui, dans la légende de sa brève existence, aurait possédé le savoir total de l'humanisme. Mais Pascal se moque de ceux qui parlent de tout et ce temps n'existant pas davantage que celui du bon sauvage, on peut simplement constater que la circulation entre les champs du savoir a peut-être été plus aisée à certaines périodes qu'à d'autres, mais même la spécialisation disciplinaire (XIX^e-XX^e) n'a pas empêché Nietzsche de donner des formes poétiques à sa philosophie, ni Musil ou Mann de pratiquer une littérature expressément ouverte aux pensées constituées dans d'autres champs du savoir. Aujourd'hui, après les vagues pluridisciplinaires, interdisciplinaires, transdisciplinaires, la notion de *bien commun* pourrait permettre d'envisager une nouvelle manière

⁴ « Partage », dans : CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/partage>, consulté le 8/07/2020.

⁵ Cf. *Fabula-LhT*, n° 8 : *Le partage des disciplines*, mai 2011, <https://www.fabula.org/lht/8/>, consulté le 8/07/2020, et en particulier S. Zékian, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle » et N. Kremer, « Entretien avec Philippe Caron ».

de comprendre la compétence des humanités. Dans cette longue histoire des rapports à géométrie variable, le récent ouvrage d'Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine*, invite par exemple à donner du jeu à l'écriture de l'histoire, et plus largement des sciences humaines, par la mise en récit et la littérisation des savoirs⁶.

Analysant la distribution administrative et facultaire des disciplines dans le cadre de l'université, Ronald Shusterman affirmait la nécessité d'un tel jeu entre des disciplines prises dans des logiques étrangères à ce qui constitue l'essence de la recherche :

[S]i le système administratif a son utilité, la connaissance elle-même supporte mal cette division. Quand on regarde la recherche elle-même, on voit tout de suite qu'il n'y a pas de système. Il n'y a que des rhizomes, il n'y a qu'un tissage de disciplines et de savoirs qui s'entrecoupent constamment. C'est précisément à cause de la proximité des disciplines que le partage des disciplines est le lieu de jalousies, de protectionnisme, de snobisme, et de craintes.⁷

Rhizomes, tissage, proximité : il y aurait donc une sorte de *naturalité* du partage des disciplines (en fonction de quoi Bouvard et Pécuchet glissent *comme naturellement* de l'histoire à la littérature : « Sans l'imagination, l'histoire est défectueuse. – “Faisons venir quelques romans historiques !” »⁸), mais une naturalité contrariée par le cadrage, le quadrillage à la fois administratif, pédagogique, sans doute aussi coutumier (sans exclure le souci jaloux du pré carré) de nos métiers, comme a été contrariée par les enclosures la forme singulière de l'*openfield* médiéval et sa « champagne » ouverte.

Les auteurs des communications réunies ici ont fait le pari de ce bien commun, essayant de réfléchir à la manière dont des écrivains de périodes diverses ont accueilli et installé, selon des proportions variables dans leurs œuvres, des éléments de savoir ou des démarches épistémologiques et intellectuelles extra-disciplinaires.

Structure du volume

Chacun des articles qui suivent interroge la littérature dans ses rapports à d'autres champs, domaines ou disciplines sur la longue durée de l'histoire :

⁶ I. Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014.

⁷ R. Shusterman, « Partage des disciplines : rhizomes ou chasses gardées ? », *Fabula-LhT*, n° 8, *op. cit.*

⁸ G. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, G-F, 1999, p. 185.

- avec l’histoire justement et largement, qu’il s’agisse de penser les reconfigurations de l’histoire littéraire engagées par la reconnaissance du Moyen Âge au XIX^e siècle (M. Blaise), le genre du roman historique au XIX^e siècle, dans ses déclinaisons et ses contradictions (S. Triaire), ou encore le cas singulier de Renan, dont la *Vie de Jésus* fut un best-seller étrangement « romanesque » pour un philologue et historien des religions (P-Y. Kirschleger) ;
- avec les sciences : sciences naturelles, pour lesquelles l’humaniste Pierre Belon du Mans cherche la meilleure forme, alternant discours scientifique et discours littéraire (D. Szeliga), géologie revisitée par la linguistique et le mythe (I. Zatorska) ;
- avec les sciences sociales, « sociologie » balzacienne appliquée à la littérature polonaise contemporaine (K. Popowicz), ethnographie dans le roman « colonial » venant, au début du XX^e siècle, prendre la relève du roman exotique tombé en disgrâce (M. Sokołowicz), démographie traversant débats et fictions, notamment utopiques, au XVIII^e siècle (S. Świtlik) ;
- enfin à la croisée de la théologie et des notions plus diffuses de la spiritualité et de la prédication protestante, vers la fin de la Renaissance, avec la forme de l’octonaire venant rappeler, poétiquement, la vanité de toute forme (D. Krawczyk).

Le principe de composition de ce volume n’est pas chronologique, mais, fidèle à la problématique de notre journée d’étude⁹, interdisciplinaire : les séquences proposées sont fondées sur des croisements disciplinaires, ou, plus largement, sur ce que l’on pourrait appeler des périmètres d’interdisciplinarité, à l’intérieur desquels peuvent prendre place des démarches et des pratiques distinctes, dans le temps et l’espace comme dans le rapport entre les disciplines convoquées.

La première partie, « Crise des disciplines : paradoxes, conversions », présente deux réflexions, l’une théorique, l’autre générale, sur la crise frappant une ou des disciplines. On y est situé à deux moments clés de la culture, nécessitant un travail de recomposition des formes et des valeurs : le XIX^e siècle, né du grand bouleversement de la Révolution et lieu de la réhabilitation du Moyen Âge ; le XVI^e siècle, moment de la crise initiée dans la redécouverte de l’Antiquité, continuée par la fracture de la Réforme, achevée par les guerres religieuses et le mouvement de fond des vanités, qui interroge les assises mêmes du renouveau de la culture. Du premier moment au second, se construit une figure duelle

⁹ Cette journée d’étude franco-polonaise, intitulée *Crise de la littérature et partage des disciplines*, a eu lieu à Varsovie le 5 décembre 2019 dans le cadre du projet pluriannuel *Crises en littérature du Moyen Âge au XXI^e siècle*, engagé par le département de Lettres Modernes et l’équipe de recherche CRISES (U.R. 4424) de l’Université Paul-Valéry Montpellier 3 en France et le département littéraire de l’Institut d’études romanes de l’Université de Varsovie en Pologne.

du Moyen Âge, banni, réhabilité, ce qui interroge la façon de composer/décomposer/recomposer le passé pour construire les valeurs d'une société à un moment historique donné.

Marie Blaise s'intéresse à la redécouverte du Moyen Âge au XIX^e siècle. Après la rupture révolutionnaire, et dans un moment de crise majeure des valeurs politiques, religieuses, artistiques, le Moyen Âge, bouleversant les perspectives, s'offre en effet comme nouveau modèle de continuité historique, l'opposition du Grand Siècle des Lettres et du siècle des Lumières et des Sciences cédant le terrain aux « temps des commencements » sur lesquels le romantisme fonde la modernité. Dans cette perspective, la fabrique du Moyen Âge, à la fois imaginaire et disciplinaire, constitue un remède à la crise historique et morale et, en tant que remède, selon le diagnostic posé, s'ajuste aux termes de la crise, ce qui explique son extraordinaire plasticité, dans le domaine de la fiction comme dans celui de l'érudition. La démonstration s'appuie sur trois exemples, pris chez Potocki pour sa « méthode historique », chez Balzac pour les *Chouans*, conçu en diptyque avec un roman médiéval – *Le capitaine des Boutefeux* – qui ne verra pas le jour mais dont l'idée est nécessaire au roman de la Révolution, et enfin chez Michelet, qui écrit son *Histoire de la Révolution française* depuis l'histoire de Louis XI, selon une « continuité des profondeurs », garante de la « vraie vie » de l'histoire selon l'historien romantique.

Dariusz Krawczyk, en travaillant sur une forme mineure, protestante, et encore peu étudiée de la vanité, l'octonaire, s'attache à la mise en crise des savoirs propre à la vanité, en soulignant la dimension paradoxale d'une pratique poétique qui, alors même qu'elle demande « Mains, pourquoi tracez-vous les vanitez du monde ? », n'en cherche pas moins à produire « un beau rien ». Paradoxe redoublé, puisque l'un ou l'autre des poètes étudiés dans l'article ne répugne pas, alors même qu'il révoque par principe l'orgueil de savoir, à user de références médicales, historiques, ou d'images, attestations d'autorité peu attendues en pareil contexte. La profonde crise humaniste protestante de la fin du XVI^e siècle, refusant les voies possibles de l'austérité ou de la mystique, ne se dit finalement qu'à coup de savoirs. Pour le dire de manière anachronique, la révocation des « disciplines » dans la vanité ne peut avoir lieu autrement que sous la forme d'une reconfiguration de ces mêmes disciplines, tenues mais puissantes dans la forme brève de l'octonaire.

La deuxième partie, « Dire l'ailleurs dans le partage des disciplines : des mythes aux savoirs », rassemble trois articles qui nous conduisent du XVI^e aux XIX^e et XX^e siècles. Ils répondent à la question de l'écriture des savoirs, soit que ces savoirs – scientifiques – soient premiers et que l'écrivain doive leur donner forme, soit que les formes littéraires elles-mêmes doivent s'acclimater en quelque sorte à des savoirs nouveaux. Des auteurs comme Pierre Belon du Mans au

XVI^e siècle ou Malcolm de Chazal au XX^e peuvent opérer un choix entre des démarches épistémologiques distinctes ; traité naturaliste *et/ou* récit de voyage pour décrire la nature et la civilisation du Levant, théories géologiques *et/ou* inventions et interprétations mythologiques quand il s'agit de l'hypothétique civilisation engloutie de la Lémurie. En somme, exposés scientifiques *contre* (aux deux sens du terme) constructions poétiques pour rendre compte d'un territoire et de la territorialité qui en découle. Si l'ethnographie, trouve place dans cette partie, c'est qu'au moment inaugural de cette discipline, au début du XX^e siècle, elle apparaît comme alternative et relève pour la forme historiquement et culturellement épuisée de la description de l'ailleurs qu'était l'exotisme. Ainsi la naissance d'une discipline, à même la littérature, en liquide une forme périmée. « Ceci tuera cela », disait Hugo du livre pour l'architecture. Aujourd'hui, autre manifestation de la crise des valeurs et des formes, les études décoloniales ont déboulonné à la fois l'espèce « roman colonial » et l'ethnographie du colonisé. Ainsi va la vie des concepts et des alliances disciplinaires, et celle de la littérature et de ses canons.

Dorota Szeliga travaille sur les nombreuses publications du naturaliste Pierre Belon du Mans, voyageur et observateur des pays du Levant, et très prolixe et précautionneux éditeur des ouvrages nés de ces voyages. Belon, en voyage entre 1546 et 1549 en Grèce, Égypte, Terre Sainte, Turquie, cherche la meilleure et la plus adaptée manière de donner à lire ses relations de voyage, à la fois journal, récit, traité scientifique, et en langue savante ou vernaculaire, selon le contenu des volumes et le public visé. Entre 1551 et 1558, Pierre Belon publie un véritable cycle de savoirs, une dizaine d'ouvrages pour partie en français, pour partie en latin, visant des publics divers, certains volumes se voyant même repris et réédités au format « portatif », pour pouvoir servir de guides à d'autres voyageurs. L'alternance éditoriale disciplinaire – descriptions, récits, images, voire brefs poèmes descriptifs ajoutés par l'éditeur sous les illustrations – et le souci du choix de l'instance narrative, entre la voix singulière du voyageur et la voix savante et collective de l'humaniste lecteur des antiques, rend compte de la nécessité de se situer entre les disciplines ; c'est-à-dire dans les deux.

Après la transcription humaniste des lointains, c'est l'ailleurs post-romantique qui est analysé par Małgorzata Sokołowicz dans une présentation de la fin du récit exotique de l'Orient, perçu comme épuisé ou kitsch, auquel se substitue une forme romanesque à visée ethnographique, dans le cadre historique de la colonisation et de la constitution conjointe du roman colonial et des discipline et méthode de l'ethnographie, dans les premières décennies du XX^e siècle. L'auteure montre comment les romanciers font entrer dans la fiction les matériaux ethnographiques – langue, folklore, chants, histoire – tout comme les protocoles de l'enquête ethnographique (informateur, témoignages d'autochtones). Cette variation disciplinaire de l'écriture de l'ailleurs est illustrée

par l'évocation de l'un des ouvrages d'une romancière française installée au Maghreb, Aline Réveillaud de Lens, qui publie en 1922 *Derrière les vieux murs en ruines. Roman marocain*, récit-témoignage où le journal intime le cède par moments à de rigoureuses et assez généralement objectives descriptions de coutumes et de rituels religieux. Contre un Orient simplifié ou fantasmé, le roman ethnographique revendique le sérieux de ses observations et l'approche précise, *scientifique*, d'une culture étrangère.

Une trentaine d'années plus tard, aux commencements de la décolonisation, Malcolm de Chazal écrit *Petrusmok. Mythe*. Izabella Zatorska présente ce roman étrange d'un peintre et écrivain surréaliste écrit dans la perspective d'un ouvrage antérieur de Jules Hermann, *Les Révélations du Grand Océan*, publié à titre posthume en 1927. Il s'agit dans les deux cas de la description, ou plutôt de la *vision*, par ces deux insulaires, de leurs îles respectives, île Maurice et île de la Réunion, sur fond de poésie, de science, d'anthropologie et de métaphysique. L'article s'attache à la réécriture chazalienne du mythe de la Lémurie qu'Hermann avait développé d'un point de vue linguistique et géologique, et que Chazal réécrit, entre métaphysique, intuition, synesthésies et harmonies de la nature. Dans les deux démarches, quoique davantage chez Chazal, la pensée scientifique – rationnelle, ordonnée, et coloniale – est portée à ses limites, par la reconfiguration poétique et l'embardée métaphysique.

Les articles de la troisième partie, « Littérature et sciences humaines : tensions et tentations », rendent compte des rapports entre la littérature et des disciplines soit anciennement comprises dans les Belles-Lettres (l'histoire), soit spontanément acclimatées à la littérature : l'on songe ici à la « sociologie » dans sa forme littéraire – stendhalienne, balzacienne, plus tard proustienne – qui peut apparaître, rétrospectivement, comme matrice¹⁰ de la future discipline. Quant à la démographie, elle touche de près à la sociologie des collectivités, mais aussi à la géographie, à l'économie ; et elle trouve elle aussi naturellement place dans des œuvres littéraires qui se situent, par la nature de leur objet et de leur projet, au carrefour de plusieurs champs : ainsi de l'utopie, qui convoque, dans la trame fictionnelle qu'elle utilise largement, économie, politique, droit, démographie, sociologie.

Sylvie Triaire revient, sur un corpus classique de romans historiques ou récits de l'histoire (Vigny, Balzac, Dumas, Flaubert), à la question des

¹⁰ Stendhal, Balzac sont les contemporains des Saint-Simon et Comte ; et la littérature configure des données sociales avant que soient formalisées les cadres et les méthodes disciplinaires. Freud soulignera cette capacité de la littérature à figurer des savoirs qu'il nomme « endopsychiques », non encore définis, normés mais saisissants pour l'homme de science (voir comment Œdipe ou Hamlet vont servir la pensée freudienne).

rappports effectifs, dans les œuvres, entre littérature et histoire – question déjà largement débattue mais qu'elle traite en considérant les articulations, contradictions, rapports de force entre les postulats théoriques (revendiqués dans l'espace préfaciel), les effets induits par la disposition concrète des savoirs et documents historiques dans le texte, et les biais souvent utilisés par les écrivains pour « tordre le bras » à l'histoire, alors même qu'elle constitue leur fond de commerce. Le Balzac de *Sur Catherine de Médicis* et le Dumas de *La route de Varennes* illustrent exemplairement ce que l'on peut définir comme un forçage de l'histoire nonobstant la révérence à l'historiographie. Un tel système repose sur une conception consensuelle de l'histoire, assurée de son sens et de la capacité de la littérature à le traduire. La position flaubertienne ne souscrit pas à de tels présupposés : dans *Salammbô* comme dans *L'Éducation sentimentale*, l'histoire est, sinon illisible, du moins contournée, contrefaite.

Dans son étude sur *La vie de Jésus* d'Ernest Renan, Pierre-Yves Kirschleger s'intéresse lui aussi au rapport prégnant entre histoire et littérature dans ce qui fut l'extraordinaire best-seller de l'année 1863 – bénéficiant de dix éditions rien que cette année-là. Un best-seller, et l'objet d'une polémique, allumée en 1862 par le premier cours de Renan au Collège de France, avec ce fameux Jésus « homme incomparable » qu'avait lâché le professeur devant ses auditeurs. P.-Y. Kirschleger montre la complexité des ambitions de Renan – sortir l'histoire de Jésus des présupposés dogmatiques, relever la part de légendaire et rendre compte de la réalité du terrain (qu'il visite en 1860) et de la dimension historique ; à tout cela s'ajoutant encore la dimension biographique. L'œuvre de science est partout marquée d'une « part de divination et de conjecture » : « étrange méthode scientifique », disent les détracteurs ; mignardise et clichés, disent les littéraires. En somme, avec une écriture de « dilettante raffiné et sceptique », Renan, plus poète que savant, brouille les repères entre l'histoire, la dimension sacrée des écritures et la littérature.

Kamil Popowicz nous invite à une réflexion sur le transfert historique de la grille de lecture politique et sociologique proposée par le roman stendhalien mais surtout par le roman balzacien à la société polonaise issue de la chute du communisme. Il s'agit donc de comparer le regard critique porté par les deux romanciers de la Restauration sur la société française issue de la Révolution et de l'Empire et revenue (en partie) à l'Ancien Régime et le regard tout aussi critique porté par le journaliste et historien Adam Michnik et par l'écrivain Jacek Dehnel sur la Pologne post-communiste, chacun d'eux revendiquant clairement la référence, stendhalienne pour l'un, balzacienne pour l'autre. C'est surtout sur *Balzakiana* de Dehnel que s'arrête K. Popowicz, pour interroger la validité du transfert, à la lumière d'une contextualisation des crises française et polonaise et d'une révision sociologique des concepts empruntés, ainsi que d'une réflexion sur la dimension littéraire de l'exercice : *Balzakiana* [À la Balzac], est-ce pastiche, hommage – ou soumission à un modèle occidental ?

L'utopie a par nature vocation à accueillir les sciences sociales, comme en témoigne *Le monde au XXII^e siècle. Utopies pour après-demain*¹¹, esquisses d'utopie écrites, sous forme de petits récits, par divers chercheurs en sciences humaines et sous la houlette de l'écrivain Alexis Jenni. Stanisław Świtlik montre ici comment, au XVIII^e siècle, la démographie s'invite dans l'utopie, genre qui par définition pense l'organisation de la collectivité sociale. Le débat démographique entre tenants de la croissance et de la décroissance de la population, présent chez Montesquieu, Hume, Wallace, d'autres encore, jusqu'à Malthus et son *Essai sur le principe de population* en 1798 trouve donc, comme bien d'autres questions philosophiques, des débouchés littéraires. Parmi son corpus de textes, S. Świtlik s'attache particulièrement aux *Aventures de Nicolas Doswiadczynski* d'Ignacy Krasicki, au curieux *Icosameron* de Casanova, ainsi qu'à l'anonyme *Découvertes dans la mer du Sud. Nouvelles de M. de la Peyrouse, jusqu'en 1794*, pour proposer un tour d'horizon des positions à l'égard des problèmes démographiques et de leurs corrélations politiques, dont on trouve aussi écho chez Sade, entre libertinage et philosophie politique.

*
* *
*

Finally, the articles gathered here allow, after it has been posed in the first article, the perspective of the conversion of values and of the invention of new forms of continuity for literature and for history, of the vanity to utopia – that is to say of the invitation to keep oneself away from illusions of power and of mastery to the invention of possible collectives; of the conscience of the fragility of everything to the relaunch and to rearrangement. This journey is a programme. And also well a possible formula of the crisis in literature, articulated in this triangular tension between the times of doubt, of the ruin of acquisitions, of the arrest of the elan (which the vanities of the end of the XVI^e century can incarnate here), the times of the possible and of the relaunch (which utopia can quite exemplarily represent), and the movement of conversion of systems, which constitutes the principle of liaison between the two times of the crisis. What delimits the crisis, in its acute phase (of models, of manners) gives rise to reconfigurations, redistributions (of forms, of theories, of disciplines). This volume proposes to give a view of some of these.

Marie Blaise, Małgorzata Sokołowicz et Sylvie Triaire

¹¹ A. Jenni et al., *Le monde au XXII^e siècle : Utopies pour après-demain*, Paris, PUF, 2014.